

Joyce Weil, chargée de recherche et de médiation à l'association SynLab : « Asnières, ça faisait un peu village d'Astérix »

J'ai passé un bac L en 2008 dans une boîte à bac, un lycée assez prestigieux après lequel tout le monde partait en prépa, ce que je ne voulais surtout pas faire. J'ai donc délibérément choisi de venir à la fac. Je m'intéressais beaucoup à l'histoire, mais c'était important pour moi de pouvoir étudier deux matières et comme j'avais fait un programme Voltaire, je me suis tournée assez naturellement vers le parcours histoire-allemand, pas seulement pour continuer à parler allemand, mais aussi pour découvrir tout ce qu'il y a autour de la langue. Je suis partie en Erasmus à Berlin au deuxième semestre de L2 (ce qui n'était possible qu'à Paris 7 et à condition d'insister un peu), parce que les sujets des cours de L3 à Paris m'intéressaient plus que ceux de l'année précédente. A la *Humboldt Universität*, j'ai eu des cours d'histoire passionnants : on dit souvent qu'Erasmus c'est pour faire la fête, mais ça vaut aussi vraiment le coup parce qu'on a accès à une large offre de cours.

Après avoir fini ma licence à Paris, je suis partie un an à Cardiff en tant qu'assistante de langue pour améliorer mon anglais et me laisser le temps de réfléchir à la suite. Jusque-là, j'envisageais de travailler dans l'édition, secteur dans lequel j'ai fait beaucoup de stage au fil de ma licence, et mon fil rouge c'était surtout : ne pas être prof. Mais finalement, je trouvais que le plus intéressant comme job dans une maison d'édition, c'était de lancer la sienne, projet que j'ai toujours, pour plus tard, et j'ai décidé de faire un master plus axé vers le numérique. Je suis entrée à l'école des Chartes dans le master « Nouvelles technologies appliquées à l'histoire », mais j'en suis partie au bout d'un an parce que l'enseignement là-bas portait surtout sur l'histoire du livre, ce qui était intéressant en soi mais avait peu à voir avec le numérique. Or le numérique est devenu incontournable et je pense qu'il est important d'en connaître les codes et de savoir comment ça fonctionne pour être lucide sur ce qu'on peut faire ou pas avec le numérique dans la culture. J'ai donc fait le M2 Pro « Médiation culturelle – Patrimoine et numérique » qui est un partenariat entre Paris 8 et Paris 10, avec un mémoire sur les interfaces haptiques. En parallèle, j'étais en service civique dans une association de médiation scientifique qui s'appelle « Les atomes crochus ». Ce qui était bien dans cette expérience, c'est que j'étais chargée d'un projet au sein de l'association, que j'ai pu mener du début à la fin.

Après mon master, j'ai commencé à chercher du travail et au bout d'un mois je me suis retrouvée par hasard prof d'allemand en tant que contractuelle. Je le suis restée jusqu'à la fin de l'année scolaire, et ensuite j'ai trouvé le poste où je suis maintenant à SynLab, une association qui a pour but d'aider les enseignants à se former, de changer un peu la façon de voir cette formation. Au départ, j'ai été embauchée pour rédiger leurs outils de formation en ligne. Maintenant je travaille sur un projet plus vaste d'expérimentation sur la formation des enseignants en partenariat avec l'ESPE et le rectorat de Créteil. En gros, on teste le principe d'une formation sur trois ans (le M2 et les deux premières années de titularisation) pour éviter que les néo-titulaires se retrouvent lâchés dans l'arène à la fin de leur seule (et brève) formation initiale. Ça fait maintenant deux ans que je suis dans cette association, et j'ai maintenant envie de monter mon propre truc sous forme d'un site nommé « Les écrivaines », qui est (/sera bientôt) un service d'aide à la rédaction et d'accompagnement à l'utilisation des outils numériques.

De ma licence, je me rappelle surtout des cours de grammaire de L1, et que « la grammaire, c'est la colonne vertébrale de la langue », et beaucoup des cours alternatifs proposés par des profs de Paris 3 et d'autres facs pendant le blocus contre la LRU en 2009. Il y avait aussi « l'université Paris 14 », des cours mobiles dans la ligne 14 du métro, et on avait monté un cinéclub militant à Paris 7. D'Asnières, j'ai surtout le souvenir que c'était un environnement assez spécial : comme si on avait mis toutes les langues qui n'intéressent personne dans un endroit perdu au milieu de nulle part. C'était chouette, ça faisait un peu village d'Astérix.

mgb (avril 2017)